



CORRESPONDANCE de GUERRE de Paul Chandivert

Directeur de l'usine Chaillou à Gonesse
Adjudant au 120^e régiment d'infanterie

Août-novembre 1914



Paul Chandivert

est né à Paris le 14 mars 1881.

Après son service militaire qu'il termine avec le grade de sergent, il est employé de commerce de 1905 à 1907 au service de Félix Eloy, miroitier à Paris dans le 3^e arrondissement.

Avec sa femme Berthe Guillot, qu'il a épousée en juillet 1906 et leur fille Suzanne née en 1907, il s'installe à Gonesse où il dirige pour le compte de Monsieur Chaillou la fabrique de chapeaux au Moulin d'Etif. La famille y vit des jours heureux.

Mais en août 1914, au premier jour de la mobilisation, Paul Chandivert doit se mettre en route pour rejoindre son régiment. Pendant la guerre, sa femme et sa fille vivent à Paris et à Gonesse.

Ce récit retrace les quatre derniers mois de la vie de Paul Chandivert, tué à l'ennemi en Argonne le 29 novembre 1914, à l'âge de 33 ans.

Son émouvante correspondance, témoignage des souffrances endurées mais aussi de son affection pour les siens, a été précieusement conservée par sa famille. Elle est ici mise en parallèle avec d'autres sources et documents d'archives, notamment le journal des marches et opérations du 120^e régiment d'infanterie, unité à laquelle appartenait l'adjudant Chandivert.

Le 120^e régiment d'infanterie, stationné à Stenay dans les Ardennes, est mis en ordre de marche dès le 31 juillet 1914. Il compte 3 bataillons. L'effectif à la mobilisation est de 33 officiers, 107 sous-officiers, 2051 hommes de rang et 83 chevaux.

Engagé en Belgique dans le secteur de Bellefontaine, le 120^e est pratiquement décimé dans la seule journée du 22 août 1914, considérée comme la plus meurtrière de la Grande Guerre. Après les combats de la Marne, auxquels il participe, le régiment prend position en Argonne le 12 septembre 1914. Il y fait huit séjours en premières lignes jusqu'au début de l'année 1915.

12. GONESSE — Fabrique de Chapeaux



La fabrique de Chapeaux à Gonesse vers 1905 (Archives communales, Gonesse)



Le Moulin d'Étif à Gonesse, vers 1910 (Collection privée)

Le Départ

Paris, 2 août 1914.

Paul Chandivert, conformément aux instructions portées sur son fascicule de mobilisation, doit rejoindre sans délai son affectation, la 30^e compagnie de dépôt du 320^e d'infanterie, régiment de réserve du 120^e. Pour l'heure, il se trouve à Paris dans l'attente

du départ de son train, prévu à 1 h 32. Il rend visite à ses parents, boulevard Montparnasse, et à midi il écrit à Berthe, sa femme, restée à Gonesse. Tous les proches sont là, sauf son beau-frère, Emile Haton, déjà en route. Que Berthe ne s'inquiète pas, leur petite fille Suzanne sera reconduite à Gonesse par son grand-père.

Sinon, dans quelques jours, lorsque les transports urbains seront moins perturbés, Berthe pourra sûrement venir elle-même. Tandis que Paul est déjà parti, sa mère ajoute quelques lignes à l'intention de Berthe :

« On ne délivre plus de billets, impossible de passer (...) dans quelque jours tout va se calmer un peu. Quand vous saurez s'il est possible de venir, venez... »

Stenay, 3 août 1914.

Paul écrit à Berthe.

« Nous sommes arrivés à Stenay à 7 heures ce matin. Le 120^e est en 1^{ère} ligne, mais le 320^e dont je fais partie doit retourner à Péronne car nous ne sommes pas habillés (...) Tranquillise toi donc et j'espère que ta fille est avec toi... »

Gonesse, 11 août 1914.

Suzanne écrit à son père.

« Cher Papa, il nous tarde d'avoir de tes nouvelles, car elles n'arrivent pas souvent. Nous recevons la lettre de Stenay ce matin et celle de Péronne dimanche. Nous pensons que tu es en bonne santé, nous nous mangeons un peu mieux. Les soldats partiront peut-être demain mais il en viendra d'autres, cela nous distrait un peu. Ecris-nous souvent, le temps que tu le pourras ».

Sa mère ajoute quelques lignes.

« Ta fille voulait à toutes fins t'écrire. Tâche donc d'avoir une permission pour venir nous voir car le temps sera si long ; déjà si nous pouvions se voir un peu. Si tu voyais l'usine. Tout est envahi, il y en a partout. Je pense que tu es en bonne santé et que tu manges bien. Donne-moi beaucoup de détails. »

Son voyage vers les Ardennes, Paul le raconte plus tard dans un courrier daté du 12 août. Passant par Reims et Rethel, le trajet a été long, en 2^e classe, avec pour compagnons de voyage deux Saint-Cyriens nommés sous-lieutenants au 320^e.

« Pendant le voyage de Paris à Stenay nous avons été ovationnés sur tout le parcours, principalement à Meaux et Reims et cela nous donnait du courage, tout en songeant que nous laissons derrière nous des êtres chéris. A Sedan où nous sommes arrivés à 2 h du matin, tout est vide, les rues désertes, la troupe seule occupe les ponts et cela nous donne une idée de la veillée des armes... »

Après Stenay, le voyage s'est poursuivi vers Péronne. En wagons à bestiaux aménagés, cette fois.

« Je n'ai pas dormi, tout le monde était courbaturé à l'arrivée mais tout de même plein d'entrain. »

Stenay, 12 août 1914.

Paul a retrouvé avec plaisir quelques camarades du 137^e d'infanterie où il a fait son service militaire. Il y a là Dauer, Cléret et plusieurs autres...et aussi Maÿ, de Bagnolet.

« Nous mangeons à la gamelle, laquelle n'est pas trop mauvaise. Le régime se compose de haricots, car les légumes se font rares... »

Paul explique à Berthe qu'il appartient au dépôt du 320^e, chargé de former les ajournés de la classe 1913, à la disposition du régiment pour combler les vides laissés par les premiers combats. Il croit qu'il restera assez longtemps au dépôt.

« Cela dépendra de la victoire de nos armées. Peut-être nous enverra-t-on des prisonniers car il y a beaucoup à faire ici. Comblent les marais, abattre les anciennes fortifications... »

Paul vient de toucher une bicyclette...il a des chances de passer vaguemestre.

« Tu vois je ne serai pas trop malheureux si nous restons ici. Je compte recevoir de toi, petite femme chérie une longue lettre car tu me manques et je pense à toi constamment, ainsi qu'à notre mignonne Suzon. Pour combien de temps suis-je séparés de vous, je ne le sais, mais au retour que de joies retrouvées et quel bonheur de pouvoir enfin te serrer dans mes bras... »



**Paul et Berthe Chandivert et leur fille Suzanne
à Gonesse (1910)** *(Collection privée)*

Au dépôt

Le 28 août 1914, Paul quitte Péronne à deux heures de l'après-midi. Destination Ancenis, Loire-Inférieure, où se trouve le dépôt du régiment.

« Depuis le matin, nous entendons le canon à peu de distance et il y a un mouvement de troupes extraordinaire. Nous ne demandons qu'à marcher mais notre tour n'est pas encore venu, paraît-il. Nous avons embarqué sur des plateaux et avons mis 42 heures pour faire le voyage ; Nous étions complètement anéantis à l'arrivée... »

Le 30 août au matin, Paul et ses camarades s'installent. Ils sont bien reçus, mais couchent sur la paille.

Ancenis, 4 septembre 1914.

Le moral de Paul flanche un peu. « J'étais complètement abattu par le manque de nouvelles...heureusement que la bonne

camaraderie qui règne parmi nous a réussi à me remonter... »

Le temps passe à former les «bleus». Mais Paul et ses camarades aspirent à plus d'action.

« Nous demandons tous à partir pour le prochain départ qui est proche, je l'espère, et nous ferons notre devoir. De savoir l'ennemi si près des nôtres, cela nous démoralise un peu. Nous voyons journellement des trains de blessés se dirigeant sur Nantes et, d'être inactifs, cela nous désespère. Ne crains rien, petite femme adorée, ton grand Paul est là pour faire son devoir et je suis sûr que tu l'approuveras (...) Que retrouverons nous en revenant. Mais qu'importe, nous nous serrerons l'un contre l'autre et notre petite Suzon sera notre trait d'union, n'est-ce-pas ? (...) Je t'écrirai tous les jours. »

Berthe a trouvé un emploi. Elle s'y plait mais Paul lui recommande de se ménager. De son côté, c'est la routine, rien ne change. On parle vaguement d'un retour prochain à Péronne.

Le sergent Paul Chandivert (2^e rang, 3^e à partir de la droite) au dépôt du 320^e RI. (Collection privée)



Ancenis, 11 septembre 1914.

Paul confie sa tristesse à sa femme mais l'assure de son courage.

« Nous sommes ici depuis le 1^{er} septembre, car nous avons dû évacuer Péronne précipitamment afin de ne pas gêner les opérations. Tout le dépôt est là, c'est-à-dire l'administration, l'habillement, l'armement (...) Nous avons déjà envoyé près de 2000 hommes, le dernier détachement est parti hier... J'ai demandé à faire l'instruction des jeunes. Je suis chef de section, cela me donne de l'occupation, de plus cela m'entraîne au cas où je devrais partir (...)

Le départ d'hier a remonté les quelques-uns qui paraissaient fléchir mais n'aie aucune crainte Mamie, ton cher mari n'a pas peur d'aller au feu (...) Nous avons eu un temps splendide jusqu'à dimanche dernier. Depuis, de la pluie tous les jours. Ce n'est pas gai mais l'on songe aux pauvres gars qui sont en avant et cela nous redonne du courage...

Il y en a parmi nous qui restent au dépôt définitif, c'est-à-dire qui ne partent pas. Ce sont de mauvais soldats qui ont trouvé une maladie quelconque pour rester. Il y a quatre instituteurs et un notaire. Tu vois que j'avais raison en disant que la généralité des instituteurs étaient antimilitaristes et je te prie de croire qu'ils sont bien mal reçus parmi nous (...) Il passe ici de nombreux trains se dirigeant vers Paris et transportant des troupes de renfort. Nous voyons aussi des convois de blessés (...) Il y en a qui rentrent à nos compagnies après guérison. Tous ces blessés ne demandent qu'à retourner et il paraît qu'il y a là-bas un entrain extraordinaire; que de réconfort cela nous donne et de plus les nouvelles ne sont pas mauvaises. Et je crois qu'à Paris vous n'avez plus rien à craindre (...)

Où le temps me semble long, c'est le soir après la soupe ; je songe à ma petite femme et j'ai grand besoin de ses caresses et je m'endors en pensant à toi. Une larme parfois s'égare en pensant au passé...»

Ancenis, 14 septembre 1914.

« Reçu aujourd'hui ta lettre du 9 et la carte du 11. Merci du bon souvenir envoyé. Ecris moi par lettre lorsque tu peux ; C'est un peu plus long comme temps mais cela me donne de plus grandes nouvelles ; je ne sais si je dois te faire envoyer la montre car peut-être ne la recevrais-je pas à temps. Je t'enverrai une lettre demain. Embrasse tout le monde et pour toi, petite femme, de tendres baisers. (Je t'écris tous les jours) »

Ancenis, 16 septembre 1914.

« Le temps me manque pour une longue lettre. Ma chère Berthe, je n'ai rien aujourd'hui, j'espère avoir une lettre demain matin. Nous continuons l'instruction des jeunes. Tout va bien pour l'instant. Le beau temps revient ; ta dernière lettre reçue est du 11. A bientôt de tes nouvelles... »

Ancenis, 22 septembre 1914.

Toujours aucune information concernant un prochain départ. Paul est toutefois confiant et déterminé à faire son devoir, comme il l'écrit à Berthe.

« Pas de départ pour l'instant. Cela fait un peu de temps de gagné. Mais sitôt l'ordre, tout le monde part sans hésitation (...) Si nous pouvions déloger ces maudits Allemands, le risque serait moins grand mais que veux-tu, s'il faut partir, nous irons et j'ai bien dans l'idée que je reviendrai...»

Tous les jours, des blessés des premiers combats, guéris, arrivent au dépôt avant d'être renvoyés au front. Certains, quelque peu bravaches, racontent à leurs camarades ce qu'ils ont vécu sur le champ de bataille.

« C'est intéressant et terrible à la fois...les plus calmes sont les tirailleurs (...) Un caporal blessé a dit qu'à la charge, rien ne peut les retenir. L'officier ne peut rien et n'a qu'à se croiser les bras. Tout le monde part et il n'en revient pas beaucoup. Mais ils ne laissent pas de blessés sur le terrain, ils les ramènent sur leurs épaules. Quant à ceux qui restent, pour eux, ils ne sont pas morts. Leur journée est finie, comme ils disent; ils reposent ; entendant cela, on ne peut leur répondre car notre imagination se trouve dépassée (...) quand donc tout cela finira-il (...) Nous sommes prêts à partir. »

Ancenis, 23 sept 1914.

« Je n'ai pas de lettres aujourd'hui. Je t'apprendrai probablement demain du nouveau, mais je ne peux rien dire n'étant pas certain. J'ai vu Mr Péchard aujourd'hui. Il est au 16^e territorial dans un petit pays à côté d'Ancenis. A demain une longue lettre »

Ancenis, 27 septembre 1914.

« Ce matin, émotion. Il y avait un départ d'un détachement pour le 320^e (régiment de réserve). Mais à notre compagnie il n'y avait pas besoin de sous-officier. Par contre dans la compagnie de Choinelle, il y avait un ancien du 137^e, Donny, qui partait seul, nous laissant là ; il est parti courageusement et je t'assure que ceux qui restaient, Choinelle, Dauer, Cléret et moi nous étions moins fermes, les larmes pointaient (...) Il était couvert de fleurs, les jeunes soldats lui avaient offert une superbe gerbe de fleurs et tous formaient la haie en saluant au passage du détachement. C'était impressionnant de les voir partir si fiers, cela nous remonte car il est dur de se séparer l'un après l'autre. Il vaudrait mieux partir tous ensemble...»

Ancenis, 28 septembre 1914.

Paul a confié à un soldat partant pour Paris la lettre écrite la veille. Il regrette cette décision, apprenant que ce camarade ne pourrait s'acquitter de ce service auprès de Berthe avant le mercredi suivant. Mais finalement, elle pourra obtenir de lui des détails de vive voix. Dans la lettre de ce 28 septembre, il ajoute :

« Nous continuons l'instruction journalière, cela devient monotone...»

Ancenis, 29 septembre 1914.

Paul tente de soutenir le moral de Berthe.

« Je reçois ta lettre du 25 me disant l'ennui où tu es d'être sans nouvelles. Je t'écris tous les jours, sauf samedi dernier. J'espère que les lettres que tu vas recevoir te remonteront un peu, il ne faut pas te laisser aller, il faut prendre son mal en patience. Crois-tu que je ne suis pas peiné de notre séparation, encore un peu de courage et vivons d'espérance ; je t'écrirai demain car je pense avoir de toi une bonne lettre... »

Ancenis, 1^{er} octobre 1914.

« Rien de nouveau pour le moment, c'est toujours du temps de gagné (...) Nous ne pouvons vivre que d'espérance et nos projets ne sont que des songes. Allons Mamie, profitons encore que nous pouvons nous écrire...»

Ancenis, 2 octobre 1914.

Paul se montre plus optimiste et résolu.

« Je reçois aujourd'hui ta lettre du 29. Tu vois qu'il y a du progrès car elles ne mettent plus que 2 jours à me parvenir (...) Tu me parles des snobs et des embusqués de Paris, mais Mamie, ici c'est la même chose et c'est bien ce qui gâte notre courage. Sois bien sûre que nous ne craignons pas de leur dire et qu'après la guerre, ceux-là seront bien marqués (...)

Si je pars, ma petite femme chérie sait bien la conduite que je tiendrai. Tu penseras que c'est un peu pour toi que je vais là-bas et ta pensée me rejoindra (...) Que veux-tu que je craigne, je ne peux que te revenir, je passerai entre les balles...»

Paul conclut cette lettre en faisant à Berthe la promesse de ne plus la quitter au moment du retour.

« Tu ne regretteras plus notre isolement de Gonesse, nous y serons chez nous et ensemble...»

Ancenis, 3 octobre 1914.

« Rien reçu aujourd'hui. Je pense que tu as eu ma lettre de dimanche dernier, je t'écrirai demain. Rien de nouveau jusqu'à présent mais nous sommes sur le qui-vive »

Ancenis, 4 octobre 1914.

L'ennui ressenti par Paul se fait de plus en plus pesant. «*Je suis anéanti. Quelle inaction! ... Que veux-tu Mamie, chacun son tour, tu étais triste dernièrement, c'est à moi d'être un peu neurasthénique. Heureusement que demain une bonne lettre de toi me remettra d'aplomb (...)* Ne crois pas pour cela que mon courage soit anéanti. Si demain il fallait partir, j'accueillerai l'ordre avec joie...je songerai à ma femme chérie, à ma fille pour lesquelles enfin je ferai

quelque chose d'utile (...) Dis-moi, il paraît qu'à Paris on prépare des illuminations. Est-ce qu'une grande victoire ne serait pas en voie de réussite? Quelle joie pour tous quoiqu'elle ne terminerait pas la guerre, mais nous aurions déjà franchi un grand pas. Ici nous ne savons pas grand-chose, les journaux ne s'étendent pas...»

Paul rêve que sa femme lui fasse la surprise d'une visite à Ancenis. Si ce n'était pas si loin... mais non, trop de frais, et puis, si Berthe arrivait alors que lui, entre-temps, serait parti?



Ancenis, 5 octobre 1914.

« Ma chère Berthe. Je reçois ta carte du 3 et attends pour demain une longue lettre. Il fait toujours ici un temps superbe, j'espère qu'il en est de même à Paris ; on laisse entrevoir de bonnes nouvelles mais nous n'avons aucune certitude. Nous attendons toujours et souhaitons notre retour prochain. Ce jour-là quelle joie ! »

Ancenis, 8 octobre 1914.

L'heure du départ est venue.

« Mon tour est arrivé, nous partons demain, je ne sais pour quelle destination. Voilà plus de 2 mois que nous attendons, il fallait bien que nous y passions aussi... je pars avec le ferme espoir de vous revoir... Mon temps est très limité, il faut que nous nous préparions... Oui Mamie, espère, ton grand Paul est confiant et il voudrait que tu

saches bien que toi seule a été son seul amour qu'il a aimé et aime toujours aussi follement qu'aux premiers (jours) et qu'il n'a qu'un désir, te revenir (...) Au revoir petite femme adorée, ton grand Paul te presse sur ton cœur et te donne les meilleurs baisers (...) N'oublie pas notre Suzon et embrasse bien tout le monde pour moi. A bientôt et tout à toi, Paul »

En route pour le front. 9 octobre 1914.

« Parti ce matin Bonne santé. Paul ».

A 20 heures, Paul prend encore le temps d'écrire quelques lignes.

« Ma chère Berthe. Nous continuons notre voyage probablement vers l'est ; Je vais bien et t'écris sur le quai de la gare ; Embrasse tout le monde et de bonnes tendresses pour vous deux »





Bois de la Gruerie. Les tranchées allemandes.
(D.R. Bundesarchiv)

L'Argonne

Entrecoupée de nombreux vallons d'où jaillissent d'innombrables sources et ruisseaux, la forêt d'Argonne est le théâtre d'une lutte acharnée dès la fin de l'été 1914.

Les soldats des deux camps se disputent des positions souvent si proches que le combat s'y déroule au corps à corps. La boue, qui envahit les tranchées continuellement mitraillées, bombardées ou détruites par les mines, ajoute encore un peu plus de souffrances à

ces hommes qui doivent survivre en des lieux aux noms poétiques, devenus synonymes d'enfers : la Fontaine aux Charmes, la haute-Chevauchée, Bagatelle, Fontaine-Madame ou encore le bois de la Gruerie, à présent surnommé le bois de la Tuerie.

Jour après jour, le journal des marches du 120^e régiment d'infanterie rend compte du quotidien tragique des officiers, sous-officiers et soldats dans ce terrible secteur du front.



**Journal des marches et opérations
(J.M.O.) du 120^e RI,**

1^{er} au 10 octobre 1914.

Le régiment est quotidiennement bombardé, notamment par des obus de gros calibres. Le 4 octobre il reçoit 600 obus qui démolissent les tranchées et préparent les attaques de l'infanterie ennemie. Les hommes du 120^e s'emploient sous le feu des canons et des mitrailleuses allemandes à reconstituer et fortifier les lignes. Chaque jour, des hommes meurent ou sont blessés. La plupart des survivants sont nerveusement et physiquement épuisés, pour beaucoup atteints de fièvre et de dysenterie.

**J.M.O. du 120^e RI,
11 octobre 1914.**

Journée de repos pour les troupes exténuées. Le régiment a été relevé la veille au soir à la faveur de la nuit et cantonne dans le village de Florent, à quelques kilomètres au sud de la ligne de front. Arrivent 80 soldats antérieurement blessés lors de combats de l'été et surtout 350 réservistes des classes anciennes envoyées par le dépôt. Parmi ces hommes se trouve le sergent Paul Chandivert affecté au 3^e bataillon, 10^e compagnie.



Florent. La place (Collection privée)

**Cantonement de Florent,
11 octobre 1914.**

« Nous sommes presque arrivés au point de concentration. Le canon tonne. Bonne santé Ne m'écris pas sans que je te le dise. Embrasse bien tout le monde et de bons baisers pour toi. Paul »

A 15 heures, Paul écrit de nouveau à sa femme.

« Ma chère Berthe. Nous avons rejoint le régiment ce matin. Il venait d'être relevé des tranchées dans lesquelles il était depuis 17 jours. Tu dois penser dans quel état était ces pauvres hommes. J'ai retrouvé tous les camarades partis avant moi y compris l'adjudant colonial dont je t'ai parlé au début. Le régiment a repos pour plusieurs jours, nous arrivons donc à un bon moment ; Tu peux m'écrire à l'adresse que je t'indique. Dans l'espoir que tes nouvelles me parviendront ; Je t'envoie de bons baisers... »

**Cantonement de Florent,
14 octobre 1914.**

Au dos d'une carte postale d'avant-guerre, représentant l'étang de Florent et dont la légende a été soigneusement raturée, Paul écrit :

« Ma chère Berthe, nous terminons notre repos ce soir. Il y a eu aujourd'hui de nouveaux arrivés et parmi eux Dauer qui se trouve au même bataillon que moi ; Envoie moi de tes nouvelles sur des cartes à double face afin que j'aie de quoi t'écrire.... »

**J.M.O. du 120^e RI,
17 octobre 1914.**

Vers 17 heures le régiment quitte Florent. Par bataillons isolés, en passant par la Harazée et Placardelle, il se dirige vers le bois de la Gruerie où il doit relever le 147^e d'infanterie en première ligne. Vers 19 heures, le 1^{er} bataillon débouche de la Harazée, suivi une demi-heure plus tard par le 2^e bataillon. Le 3^e bataillon emprunte la sortie nord-est du hameau à 19 heures 40. La nuit est particulièrement noire et les chemins sont mauvais, aussi la relève est lente et difficile. Elle s'achève à 6 heures du matin.

**J.M.O. du 120^e RI,
19 octobre 1914.**

Le 3^e bataillon tient la droite du dispositif face à l'est, jusqu'au chemin de Fontaine-Madame. La journée est particulièrement agitée. Les Allemands profitent de l'organisation encore sommaire des positions françaises pour bombarder le secteur avec des obus de tous calibres. Une attaque assez vive est repoussée par la 10^e compagnie. Paul Chandivert reçoit ce jour- là son baptême du feu.

**J.M.O. du 120^e RI,
20-22 octobre 1914.**

Fortes canonnades de la part de l'ennemi et riposte de notre artillerie. Les tirs de mitrailleuses, de jour comme de nuit, rendent les sorties et les travaux d'approfondissement et de couverture des tranchées particulièrement dangereux.

**Bois de la Gruerie,
20 octobre 1914.**

« Ma chère Mamie. Je t'écris pendant un moment d'accalmie, quoique les balles et obus pleuvent toujours (...) j'ai quitté Ancenis le 1^{er} pour rejoindre le 120. 2 jours après j'ai retrouvé plusieurs camarades qui étaient partis avant

moi et Dauer est venu après avec un petit détachement. Quand nous sommes arrivés, le régiment venait d'être relevé des tranchées où il était depuis 3 semaines. Après 4 jours de repos, nous sommes partis en 3^e ligne et depuis le 19 au soir nous avons repris les tranchées de 1^{ere}. Nous sommes terrés comme des taupes et à peine à 30 m des Allemands.

Toute la journée et une grande partie de la nuit, ce n'est qu'un bruit assourdissant, obus pétards, balles, tout est en jeu. On entend les Allemands causer en face de nous ; voilà près d'un mois que les positions restent les mêmes, mais il paraît que les nouvelles sont bonnes et ils seraient bien obligés de s'en aller... »



Soldats français dans une tranchée en Argonne. (B N F. gallica)

Paul interrompt cette lettre commencée le 20 et poursuit le lendemain.

« J'ai été obligé d'interrompre cette lettre et la reprendre aujourd'hui 21 car il faut être des plus attentifs et un moment d'absence peut nous coûter cher (...) Nous avons la chance de ne pas avoir de pluie, mais les journées et surtout les nuits sont bien humides ; nous avons chacun une couverture que nous emportons sur notre sac, lequel n'est pas léger, je t'assure. Mais on s'y habitue. Tu peux m'envoyer un caleçon chaud et du chocolat, car pour les conserves ce serait embarrassant (...) du chocolat tu peux m'en envoyer 1 k, si tu peux et un peu de tabac avec des feuilles de papier à cigarettes (...) sitôt au



repos je t'enverrai un peu d'argent car j'en ai plus qu'il ne m'en faut... et nous ne dépensons rien. Je compte t'envoyer une vingtaine de francs, car cela m'embarrasse plutôt et pourra te servir. Je ne souffre pas trop pour l'instant, mais que la terre est dure; il est vrai que l'on ne dort pas beaucoup, c'est l'affût continuel et il ne faut pas passer la tête trop longtemps au même endroit car adieu le bonhomme ; Mais nous commençons à être plus prudents.

Ce qui est plus ennuyant ce sont leurs maudites bombes qu'ils nous lancent à la main. Quant à leurs obus, nous les entendons arriver et au son du sifflement, nous savons si c'est pour nous. Le son des nôtres est reconnaissable et nous sommes heureux de les entendre. Le régiment a été félicité par le général de division qui a dit qu'aucun régiment ne pouvait dire qu'il avait fait plus que nous...

Je ne me rendais pas compte de la guerre, il faut y être pour apprécier (...) Je termine ma lettre le 22 au matin pour la remettre aux hommes de corvée qui nous apportent à manger car le vaguemestre ne vient pas jusqu'à nous. Nous mangeons toujours froid et pourtant nous avons besoin de réchauffant mais dans la position où nous nous trouvons, c'est impossible (...) Je t'écrirais lorsque nous serons relevés, je crois dans 2 ou 3 jours. »

**J.M.O. du 120^e RI,
23 octobre 1914.**

Au petit jour, les Allemands attaquent le centre de nos lignes vers le pont de Bagatelle. Une mêlée vive et sanglante s'engage. L'ennemi parvient malgré nos contre-attaques à conserver les premières tranchées conquises.

Le bilan de cette journée extrêmement confuse est de 5 officiers blessés dont trois grièvement et 1 disparu, 40 morts 79 blessés et 229 disparus parmi la troupe.

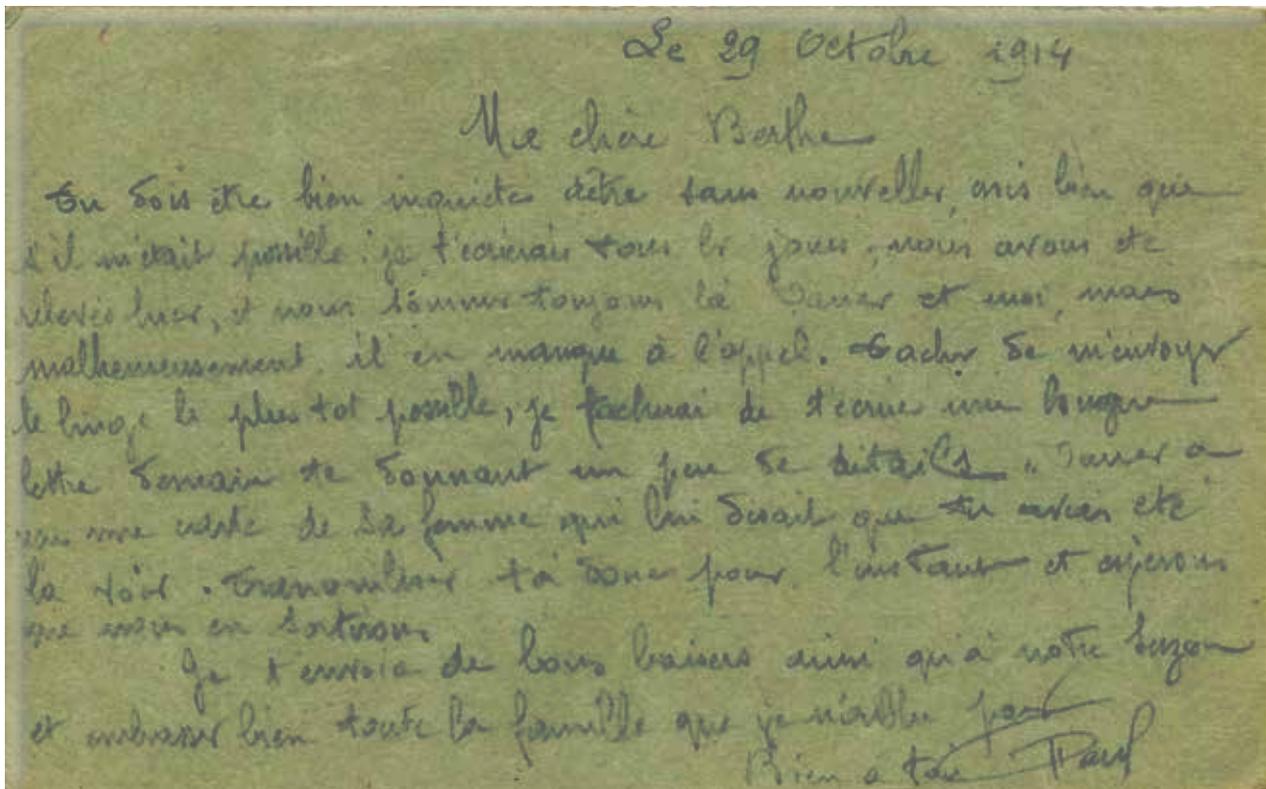
La relève s'effectue sous le feu continu de l'ennemi dans la nuit du 27 au 28 octobre. Après quelques jours au repos, le régiment remonte en ligne dans la soirée du 1^{er} novembre.

Bois de la Gruerie, 23 octobre 1914.

« Ma chère Berthe. Je t'ai écrit une lettre hier et aujourd'hui j'ai reçu 3 cartes de toi et une de Suzon. Tu peux donc continuer à mettre la même adresse. Nous sommes terrés et heureusement que nous avons une couverture pour nous couvrir car les nuits sont très fraîches. Tu peux m'envoyer un petit paquet, caleçon de laine chocolat pâté de foie et un peu de tabac avec des feuilles. Je ne vais pas trop mal à part un fort mal de tête causé probablement par ce bruit assourdissant. Nous sommes ici depuis dimanche soir et nous ne savons quand nous serons relevés, ces maudits Boches sont toujours en face de nous à 25 m environ (...) Envoie moi 1 chemise flanelle, 1 flanelle, 4 mouchoirs, 1 serviette (le tout de suite) 2 paires de chaussettes... »

**Cantonement de Florent,
29 octobre 1914.**

« Ma chère Berthe. Tu dois être bien inquiète d'être sans nouvelles. Crois bien que s'il m'était possible, je t'écrirais tous les jours. Nous avons été relevés hier et nous sommes toujours là, Dauer et moi, mais malheureusement il en manque à l'appel... »



Le 29 Octobre 1914

Ma chère Berthe

Tu dois être bien inquiète d'être sans nouvelles, mais bien que s'il m'était possible, je t'écrirais tous les jours, nous avons été relevés hier, et nous sommes toujours là, Dauer et moi, mais malheureusement, il en manque à l'appel. Sachant se m'envoyer le linge le plus tôt possible, je faisais de toi une longue lettre dimanche de donnant un peu de détails. Dauer a une très grande peur de la femme qui lui disait que tu n'as été la voir. Transmets-lui ta bonne nuit pour l'instant et espérons que nous en sortons.

Bonne nuit à toute la famille

Bonne nuit à toi Paul

**Lettre de Paul Chandivert à sa femme,
29 octobre 1914**

**Cantonnement de Florent,
30 octobre 1914.**

« Ma chère Berthe. Nous sommes au repos jusqu'à demain, nous en profitons pour nous refaire un peu, nous en avons grand besoin. J'attends de tes nouvelles, je n'ai rien reçu depuis 8 jours. J'espère que vous êtes tous en bonne santé... »

**Bois de La Gruerie,
2 novembre 1914.**

Paul raconte à Berthe les journées éprouvantes qu'il vient de vivre. Celles qui vont venir le seront tout autant. « Je t'avais promis une longue lettre (...) Nous avons été relevés jeudi dernier pour trois jours, nous sommes arrivés faits comme des voleurs et extrêmement fatigués. Nous sommes revenus par la pluie battante dans des chemins impraticables. Nous prenons position des tranchées la nuit (...) La dernière fois, nous sommes restés 10 jours. Nous avons eu à notre bataillon une formidable attaque. Nous avons été obligés de reculer de quelques centaines de mètres, mais nous avons pu faire de nouvelles tranchées, avec combien de pertes... »

Depuis hier soir nous sommes revenus aux tranchées. Notre bataillon a un emplacement moins dangereux (...) Depuis quelques jours leur canon tonne moins souvent...

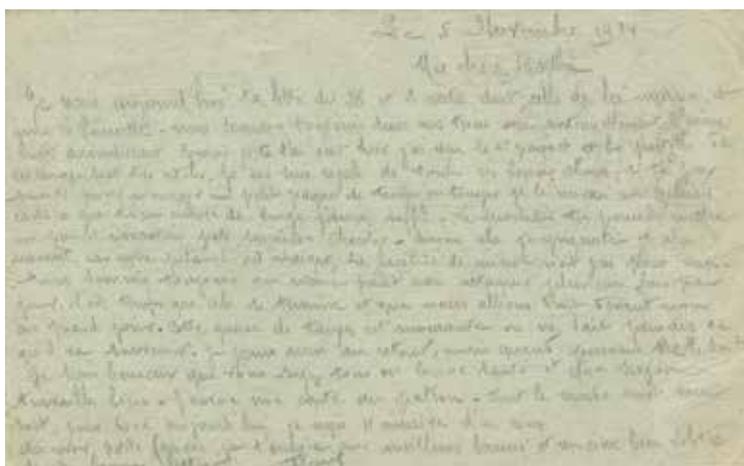
Pendant tout le temps que nous restons aux tranchées nous mangeons froid. Bœuf et riz ou pommes de terre. Nous avons ce qu'il nous faut mais comme les cuisiniers mettent 2 heures à venir, ce n'est guère appétissant (...) En sortant des tranchées, je ne sentais plus mes jambes, maintenant cela va un peu mieux. Je mettrai les genouillères que tu m'enverras.

J'espère qu'elles me préserveront des rhumatismes (...) Nous buvons rarement. Quelquefois un peu de vin ou de café et nous sommes parfois bien privés, car sans boire on ne peut guère manger...

Nous sommes tous bien fatigués. Pense qu'il y en a (quelques rares) qui sont sur la brèche depuis 3 mois, mais on finit par aller comme des machines et l'on marche. Ne m'envoie pas trop de linge, le sac est déjà bien lourd (...) Il paraît que les opérations vont bien dans le nord. Si cela pouvait les déloger d'ici, mais ils tiennent bon... Je fais tout mon possible pour t'écrire souvent, mais malgré moi le temps me manque et les communications bien périlleuses, espérons que les jours vont s'écouler rapidement et que notre réunion ne tardera plus. Il faut bien vivre d'espoir... »

**Bois de la Gruerie,
4 novembre 1914.**

« Ma chère Berthe. J'ai reçu aujourd'hui ta lettre du 28 ainsi que le 1er paquet dont je te remercie; je vais me régaler des quelques friandises (...) Nous menons toujours la vie des taupes, mais nous sommes bien souvent obligés de passer notre museau pour obliger ces maudits Boches à se taire... »



**Lettre de Paul Chandivert à sa femme,
5 novembre 1914**

**Bois de la Gruerie,
5 novembre 1914.**

« Nous sommes toujours dans nos trous avec continuellement le même bruit assourdissant... si tu peux m'envoyer sans te priver un petit paquet de temps en temps, je le recevrai avec plaisir (...) le prochain tu pourrais mettre un peu de nourriture, pâté, saucisson, chocolat (...) car notre pitance est maigre, la facilité de cuisson n'est pas pour nous. Nous sommes toujours au même point avec attaques plusieurs fois par jour, il est temps que cela se termine et que nous allions droit devant nous au grand jour. Cette guerre de taupes est mouvante, on ne sait jamais ce qu'il va survenir ; je pense aussi au retour, mais quand, nul ne le sait... »

Paul adresse à Berthe une autre carte le même jour. Il a reçu le second paquet et se déclare satisfait du linge envoyé.

« Nous sommes toujours dans les tranchées, et harcelés continuellement. J'espère que tu reçois mes cartes, je t'ai écrit tous les jours... »

Bois de la Gruerie, 8 novembre 1914.

« Nous sommes en 2^e ligne depuis hier. Nous bivouaquons dans les bois (...) Nous sommes sous des branchages dans un ravin où coule un petit ruisseau et nous avons pu enfin nous laver, il y avait dix jours que cela ne nous était arrivé (...) Nous avons du brouillard depuis quelques jours et il est impossible de faire sécher quoi que ce soit.

Nous retournons dans les tranchées dans 2 ou 3 jours. Quel cauchemar. Depuis quelques temps on entend moins leur maudites marmites (ce sont les obusiers) Peut-être ont-ils été obligés de les envoyer ailleurs. Quant à notre artillerie, elle donne plus que d'habitude. Pendant les derniers 8 jours que nous avons passés en face d'eux, nous n'avons pas eu trop d'attaques de notre côté. On craint qu'ils ne soient en train de miner pour nous faire sauter (...) il faut espérer que nous éviterons la catastrophe...

Pendant les moments d'accalmie que de pensées nous passent par la tête. Parfois nous causons entre nous, parlant de la fin probable de la guerre, espérant qu'elle ne tardera pas. Quand nous quittons la 1^{ère} ligne nous pensons ne pas y revenir, et chaque fois ces maudits Boches sont à la même place. Quand donc vont-ils déménager...

Je grignote du chocolat avec du pain, cela soutient bien (...) Nous avons du pain à volonté, si tu peux m'envoyer un peu de pâté, saucisson, cela change un peu car le rata froid n'est pas régaland...

Je n'aspire à aucun grade supérieur. Je m'acquiesce de mon devoir, car il faut que je songe que je ne suis pas seul et essayer d'échapper au maudit sort... »

Paul se réjouit des progrès de sa petite Suzanne, qu'il surnomme affectueusement Coco. « Que de changements je trouverai au retour, ce sera une grande fille (...) et toi Mamie, es-tu toujours satisfaite de ta place ? Si tu peux en causant nous trouver une place pour le retour nous pourrions quitter Gonesse, à moins que Mr Chaillou tienne à nous... »

Bois de la Gruerie, 15 novembre 1914.

« Ma chère Berthe. J'ai reçu le petit paquet et te remercie des bonnes choses qu'il renferme... J'ai utilisé de suite le passe-montagne, car il a gelé assez fortement cette nuit, mais ne pouvons guère dormir par ce froid, malgré notre couverture... nous sommes toujours dans nos trous et aspirons à être enfin remplacés, mais on en parle pas encore. Nous allons commencer à souffrir du mauvais temps. Nous avons eu de la pluie ces jours derniers et nous sommes faits comme de vrais brigands... »

Cantonement de Florent, 21 novembre 1914.

Paul écrit à Berthe. L'angoisse de retourner au combat est palpable à travers ces quelques lignes. Sobriement, sans détails, de peur sans doute que la lettre soit interceptée par la censure militaire, Paul évoque le sort qui attend ceux qui vont monter en ligne. Certains, survivants des précédents combats sont conscients des souffrances à venir, les autres, les nouvelles recrues qui viennent combler les pertes, ignorent encore ce qu'ils vont devoir subir.

« Tu dois te tourmenter, ne recevant pas de nouvelles (...) Notre repos se termine, 2 jours seulement. Nous avons eu beaucoup de pluie pendant notre séjour en 1^{ère} ligne. Nous sommes revenus complètement recouverts de boue (...) le temps est à la gelée, le froid commence dur...

Nous retournons ce soir en 1^{ère} ligne et j'appréhende les journées et les nuits que nous allons passer (...) Nous sommes assez fatigués et aspirons à sortir de ces maudits bois. C'est un cauchemar pour nous d'y retourner continuellement et d'en laisser des nôtres (...) Je ne te donne pas beaucoup de détails de peur que ma lettre ne te parvienne pas. Je te conterai cela longuement lorsque nous serons enfin réunis (...) Les jeunes soldats sont venus nous rejoindre et nous partons avec eux ce soir. Les pauvres gars ne se rendent pas compte des misères qu'ils auront à endurer (...) A bientôt chère Mamie, ton grand Paul pense à toi continuellement et cela lui redonne du courage... »

Journal des marches et opérations du 120^e RI, 22 novembre 1914.

L'ennemi est proche de nos tranchées. Il déploie une activité exceptionnelle sur tout le front du 3^e bataillon. Nos pertes sont sensibles. Une mine explose sous les tranchées au nord des positions de la 11^e compagnie, le commandant du 3^e bataillon est tué lors des contre-attaques qui, toutes, échouent.

A 16 heures 30, force est de constater que sans pertes excessives, il est impossible de reprendre les positions perdues.

Bilan : 23 morts, 50 blessés et 147 disparus.

Paris, 22 novembre 1914.

Suzanne écrit à son père.

« Cher petit Papa. Je pance que tu va bien car je vais bien, mais tu dois avoir froid. Ta petite Suzanne t'aime, Lili est malade, La petite cousine est plus gentille, elle me rit, elle me regarde. Maman est chez tante Edmée pour l'aider (...) Revi un bien ton, ta petite Suzanne....»

Le lendemain, 23 novembre, un calme relatif revient dans le secteur des 1^{er} et 3^e bataillons, mais une mine saute devant la 5^e compagnie. Le 120^e est relevé dans la nuit.

La journée lui a encore coûté 120 hommes tués, blessés et disparus.

Cantonement de Florent, 25 novembre 1914.

Après ces journées terribles, Paul et ses hommes sont épuisés.

« Nous venons d'être mis au repos plus tôt que nous ne pensions car nous avons été fortement éprouvés. Nous avons eu le malheur de perdre notre commandant et notre capitaine, ce dernier un vrai père pour nous (...) Je ne sais comment je

suis sorti sain et sauf. Il faut croire que j'étais bien protégé et que l'on veillait sur moi ; hélas combien sont restés, notre bataillon est bien réduit. Nous attendons du renfort et probablement que le secteur que nous aurons sera moins dangereux. Je suis proposé comme adjudant et j'attends ma nomination d'un moment à l'autre, mais ce qu'il faudrait, c'est la fin de ce cauchemar...

La neige a fait son apparition et le temps est bien triste. On songe au chez soi abandonné et au bien-être que l'on a plus. Mais j'ai toujours bon espoir et je pense toujours au retour malgré les différents malheurs qui nous assaillent (...) j'ai reçu une carte d'Henriette qui me dit que Suzon fait des progrès et devient un vrai diable. Quand reverrai-je cette bonne vie de famille. Il faut toujours espérer que bientôt tout sera terminé...»

Paris, 27 novembre 1914.

En début d'après-midi, Berthe écrit à Paul.

« Mon cher grand Paul, le temps est beau aujourd'hui et je pense que par ce temps- là tu dois moins t'ennuyer (...) je suis contente que le courrier arrive bien ainsi que les paquets. Avant-hier je suis allé voir Mme Dauer, elle avait reçu comme moi une lettre datée du 20 ou 21. Donc je ne lui ai pas appris grand-chose, ni elle non plus... Sa petite fille est bien faible je suis allée la voir dans sa salle car elle est au lit maintenant. Il y a quelque temps je l'avais trouvée beaucoup mieux mais je crois qu'il n'y a plus grand espoir; pauvre mignonne elle voudrait bien voir son papa. Mme Dauer va faire tout son possible pour le faire venir mais je ne sais si ce sera accordé car les permissions sont rares pour l'instant surtout de l'endroit où vous êtes placés.

Je suis contente que tu sois avec lui et elle aussi. Nous pouvons causer de l'un et de l'autre quand nous nous voyons et vous aussi ; Il paraît que Cléret reste au dépôt et qu'il passe sous-lieutenant et Choinelle étant sergent -major, il reste aussi mais ce n'est pas juste on devrait bien les envoyer à votre place pour vous faire reposer un peu à Ancenis. Moi j'irais vite te voir je n'attendrais pas que tu m'appelles. »

**Cantonnement de Florent,
27 novembre 1914.**

Paul annonce sa promotion à son épouse.

« *Nous sommes encore au repos mais pas pour longtemps malheureusement. Je suis nommé adjudant depuis hier (...) Mauvais temps pour l'instant, le dégel. Il paraît que les nouvelles sont bonnes, espérons pour la fin...* »

Le 28 novembre, en début d'après-midi, l'état-major, le 2^e et le 3^e bataillon se préparent pour la relève du 9^e bataillon de chasseurs. Le mauvais temps gêne considérablement le déplacement des troupes qui s'effectue par des chemins défoncés et une nuit très noire. La relève est achevée à 4 heures du matin, le 29 novembre. A 7 heures du matin, le 3^e bataillon s'installe à droite des lignes, en liaison avec le secteur du Four-de-Paris. Le 2^e bataillon fait la jonction avec celui de Saint-Hubert.

**Paris,
1^{er} décembre 1914.**

Berthe écrit à Paul « *Mon cher grand Paul. Je t'envoie du saucisson, chocolat, une serviette de toilette et des bonbons. Il y a encore une boîte de foie gras et une de sardines que je t'enverrais dans un prochain colis et je vais te tricoter vivement un cache nez que je t'enverrai cette semaine. Mon grand loup, je suis contente que tu sois nommé adjudant, si cela pouvait améliorer ton sort un peu, car je me rends bien compte de tous les assauts que tu as supportés. Je suis contente que tu n'es (sic) rien et pourtant par moments je te souhaiterais une légère blessure pour te savoir à l'abri... »*

**Citation de l'adjudant Chandivert
à l'ordre du régiment, 29 décembre 1915**

**Paris,
2 décembre 1914,
6 heures du soir.**

Lettre de Berthe à Paul.

« *Mon cher grand,
Me voici revenue après quelques jours de repos. Cela m'a fait du bien, je retrouve mon petit Coco toujours bien raisonnable (...) Je pense que tu vas recevoir le petit paquet que je t'ai envoyé hier et je sais qu'il est bien accueilli. C'est un peu de consolation de pouvoir t'envoyer quelques petites douceurs (...) Je pense que ton poste doit être moins dangereux pour l'instant et j'aspire, mon grand mari, à te revoir bientôt. Reçois de ta petite Mamie et de ton petit Coco, les meilleures caresses. Toute à toi. Berthe.* »



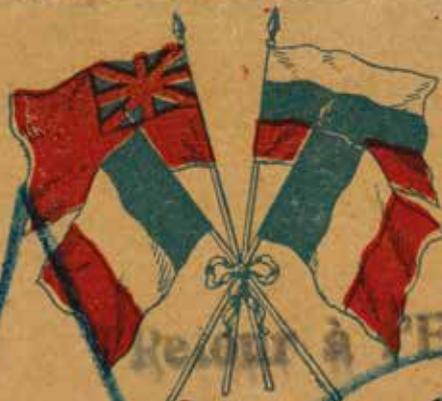
CARTE POSTALE Militaire

Nom et Adresse de l'Expéditeur :

B. Chandivert
140^{bis} Bd. Montparnasse
120^e Régiment d'Infanterie
Bataillon
11^e Compagnie
Escadron
Batterie
Section

État-Major
Quartier général
Service

Pour la destination consulter l'affiche apposée
dans les bureaux de Poste et les Mairies



Carte Postale en franchise

Nom *Paul Chandivert*

Grade ou emploi *Adjudant*

à destination *en campagne*
par

Lettre de Berthe Chandivert à son mari, 2 décembre 1914

Paul ne lira pas ces lettres, pas plus qu'il ne recevra le petit colis de Berthe. Le dernier courrier est reparti avec la mention : retour à l'envoyeur le destinataire n'a pas été atteint en temps utiles.

L'adjudant Chandivert a été tué dans la tranchée, trois jours plus tôt, au matin du 29 novembre 1914. Le journal de marche du 120^e signale pour ce jour-là la perte de cinq hommes dont trois ont été tués. Journée calme dans son ensemble, y est-il précisé.

Berthe, malgré l'absence de nouvelles a gardé espoir. Et si, comme lui avait écrit le sergent-major Choinelle le 23 décembre, Paul entraît dans la catégorie des disparus?...il faudrait

alors comprendre qu'il a perdu son régiment et qu'il se trouve mêlé à d'autres...ou bien qu'il a été blessé et interné en Allemagne...

Le sergent-major Choinelle avait cherché, certainement sans trop y croire, le moyen de redonner espoir à la femme de son ami. Il lui avait écrit ces mots :

« Soyez donc forte et ne vous laissez pas abattre. Espérez toujours et vous recevrez sûrement des nouvelles de lui s'il est prisonnier. Vous savez que les Allemands ne sont pas pressés et que toutes les conventions de Genève, de la Haye ou autres ne sont pas beaucoup respectées par eux, je suis donc persuadé que vous recevrez de bonnes nouvelles de Paul...»

Ancenis, 8 janvier 1915.

Lettre du sergent-major Choinelle, 28^e compagnie de dépôt du 320^e d'infanterie à Berthe Chandivert.

« Chère Madame Chandivert...D'après votre lettre vous me demandez de vous dire fermement si Paul n'est plus et vous me dites que vous avez tout le courage possible pour apprendre une mauvaise nouvelle. Eh bien oui, ce cher Paul est mort et si dans ma précédente lettre je ne vous ai rien dit et vous ai laissé espérer encore, c'est parce que son avis de décès n'était pas encore arrivé et vous comprendrez aisément que je ne voulais pas me faire le propagateur de cette mauvaise nouvelle.

Du régiment il vous a été adressé trois avis de décès 1 à Gonesse, 1 boulevard Montparnasse et 1 rue Pelleport. En même temps que je recevais votre lettre, j'en recevais une d'un autre ami de Paul, Cléret, qui lui venait d'en recevoir une de Dauer dans laquelle il lui racontait les circonstances de la mort de ce cher Paul et je vais vous donner ci-dessous exactement ce qu'il me dit :

Le matin du 29 novembre, Paul se promenait sur tout le front de la compagnie faisant son devoir d'adjudant, quand en passant dans un boyau de communication, il a reçu une balle en pleine tête, la mort a été instantanée (...) Quand on l'a enterré, j'ai été le voir. L'ensevelissement en campagne est très rudimentaire. On lui a fait un modeste trou, on lui a vidé ses poches et on l'a mis en terre. Sur sa tombe on a fait une petite croix avec deux morceaux de bois, à laquelle on a accroché l'une de ses cartouchières dans laquelle on a mis son nom. L'endroit où il est enterré est bien vague et difficile à retrouver ; c'est dans la forêt d'Argonne, dans le bois de la Gruerie, au lieu-dit Saint-Hubert (...) croyez bien que lorsque j'ai su la mort de Paul, cela m'a bien attristé car nous étions de bons amis tous deux et moi non plus je ne pouvais croire à sa disparition...»

Ancenis, 27 janvier 1915.

Lettre du sergent-major Choinelle à Berthe Chandivert.

« Chère Madame Chandivert. quant au moyen de faire revenir le corps de ce pauvre Paul, actuellement c'est tout à fait impossible étant donné que l'on se bat toujours dans cette région et aucun corps ne sera rendu aux familles qui en feront la demande avant la fin des hostilités ou, au plus tôt, lorsque le terrain sera complètement dégagé et sûr dans cette région. Je tiens à vous féliciter pour l'effort moral que vous déployez dans votre grande douleur et il faut surtout penser à votre petite qui maintenant a l'âge de raison (...) A mon tour, d'ici quelques temps je vais partir et rejoindre le 120^e qui est du reste toujours au même endroit et si par hasard je venais à retrouver la tombe de Paul, je ne manquerai pas de repérer le plus exactement possible l'endroit où il se trouve... »

Le 25 août 1915, Berthe recevait la notification de l'ordre du jour du 120^e régiment d'infanterie attribuant la croix de guerre à Paul pour sa brillante conduite durant les affaires du régiment dans le bois de la Gruerie.

Parmi les affaires de Paul qui lui furent renvoyées, tachées de son sang, quelques lettres et photographies d'elle et de Suzanne...

Les furieux combats de l'année 1915 dans ce secteur ont certainement anéanti la modeste sépulture de Paul Chandivert. A moins que ses restes, rendus à l'anonymat dans cette terre bouleversée par les obus et les mines, aient été un jour retrouvés et déposés dans l'un des ossuaires des nécropoles militaires toutes proches de Vienne-le-Château, de la Haute-Chevauchée ou de Saint-Thomas en Argonne.

Le nom de Paul Chandivert a été inscrit sur le monument aux morts de Gonesse en 1920.



Berthe Chandivert et sa fille Suzanne
1915 (Collection privée)

OUVRAGE RÉALISÉ PAR LE SERVICE ARCHIVES ET PATRIMOINE
DANS LE CADRE DE LA COMMÉMORATION DU
CENTENAIRE DU 11 NOVEMBRE 1918.

VILLE DE GONESSE - NOVEMBRE 2018



WWW.VILLE-GONESSE.FR